

INSTINCT DE CONSERVATION

Le 19 juillet 2020

« Quand nous aurons une perception nouvelle, nous serons heureux de débarrasser notre mémoire de ses trésors amassés, comme de vieilles guenilles. »

RALPH WALDO EMERSON,
Cercles.

Je ne suis pas un adepte forcené de la modernité et de ceux qui balaient d'un revers de main tout ce qui relève du passé. Bien au contraire, je suis par bien des aspects partisan d'un certain conservatisme sinon d'une indéfectible fidélité aux idées, techniques, procédés ou savoirs, fussent-ils ancestraux, qui ont plus que fait leurs preuves.

Notre époque est en cela bien assez en proie avec une certaine hystérie numérique (l'attrait de la nouveauté sans doute) pour ne pas oublier les savoirs ancestraux que la mode, alliée à l'envie de faire de l'argent et de laisser son empreinte en ce bas monde tend à vouloir systématiquement réinventer. Inventions que nous aurons tôt fait d'oublier et de recycler lorsqu'une certaine lucidité, un peu de bon sens et une bonne dose de dégrisement auront permis à nos esprits étourdis par cette débauche de technologie de retrouver un semblant d'équilibre.

Pour autant, ne dit-on pas qu'il faut vivre avec son temps ? Adage qui a de fait sûrement traversé les époques et les modes. Ce qui tendrait à confirmer la pertinence de son propos. Or, si je ne suis pas un révolutionnaire dans l'âme, je n'en suis pas moins adepte d'une certaine dose d'évolution dans les différents domaines des activités humaines. Évolution à laquelle d'ailleurs nul ne peut prétendre échapper puisqu'elle est une des composantes essentielles de la vie elle-même.

En ce qui concerne la reconstruction annoncée « à l'identique » de la flèche et de la toiture de Notre-Dame de Paris, l'occasion était inespérée de faire se rejoindre et tenir ensemble le passé et l'avenir, la tradition et la modernité. Quel symbole fort à plus d'un titre c'eût été de voir ainsi Notre-Dame non pas, non plus seulement ressuscitée, en digne représentante de l'Église catholique apostolique et romaine, mais mieux encore, transfigurée et métamorphosée. Une Église, aussi bien matérielle que spirituelle aux murs et arcs-boutants bien assis sur leurs bases historiques et millénaires et à la flèche résolument tournée vers l'avenir. En alliant tradition et modernité à travers son architecture, cet édifice aurait été dans le même temps le symbole fort d'une Église enfin décidée à faire d'une partie de son passé table rase sous la forme d'une conversion. Laquelle, sans être une concession faite à la modernité aurait été la première pierre d'une volonté évidente de réforme. Une Église enfin animée d'un souffle (*spiritus*) nouveau.

Reconstruire Notre-Dame à l'identique est une absurdité en soi parce que c'est justement renier l'histoire de cet édifice emblématique dont le récent incendie aura été le moment culminant. Face au Corona virus, on a eu de cesse de nous parler tous les jours de résilience individuelle et collective. Où est la résilience quand on s'acharne à vouloir ressusciter un « corps » tel que celui de Notre-Dame, en sachant pertinemment que l'esprit, c'est-à-dire

l'histoire attachée à sa charpente et à sa flèche est, quant à lui, pour toujours envolé ? La résilience ce n'est pas faire « comme si » rien ne s'était jamais passé. Cela s'appelle de la résistance. Or, on ne résiste jamais bien longtemps à la vie elle-même. Non ! La résilience au contraire, c'est intégrer au mieux les événements et les traumatismes passés à notre histoire personnelle ou collective pour leur donner, autant que faire se peut du sens, et faire en sorte qu'ils puissent être transcendés et participent à notre construction.

Qui aurait compris, à part quelques conservateurs nostalgiques, que l'on reconstruise à l'identique les tours jumelles du World Trade Center après les attentats du 11 septembre 2001 ? Notre époque est à la duplication, à la copie conforme, à la réplique, au clonage de tout et n'importe quoi. Du toutou à sa mémère jusqu'aux grottes Chauvet ou de Lascaux. Et ce, à seules fins de préserver les originaux mais surtout, la manne financière non négligeable que des millions de visiteurs rapportent depuis leurs inaugurations.

À l'instar du clonage, en dupliquant le corps, on espère dupliquer l'esprit. Grossière erreur d'appréciation ou de communication que la technologie la plus débridée ne saurait passer sous silence. Car en effet, combien de riches femmes de milliardaires désœuvrées ont espéré retrouver, grâce à un coûteux clonage, l'exacte copie de leur défunt toutou ? La richesse et l'opulence vont souvent de paire avec la bêtise parce qu'elles ont une fâcheuse tendance à amollir l'esprit par trop de paresse intellectuelle. On a aussi fort judicieusement oublié de dire à ces mamies endiamantées que la génétique ne fait pas tout et que l'essentiel d'une personnalité, fût-elle canine, tient dans l'expérience même d'une existence journalièrement faite de rencontres, accidents, émotions, plaisirs et déplaisirs, blessures et traumatismes d'une vie confrontée au monde réel.

Il en est de même pour des bâtiments chargés d'histoire comme Notre-Dame. Une charpente ou une toiture refaites à l'identique ne font pas tout. Il n'y aurait là que reproduction, *fac-simile* pour ne pas dire une forme de contrefaçon. Puisque si les plans sont bien les originaux, l'esprit lui, est à jamais perdu. On ne ressuscite pas un être comme Notre-Dame en reconstruisant tout ou partie de son « corps » à l'identique.

Enfin, quel intérêt aurait-on à reproduire à l'identique les pyramides d'Égypte, le château de Versailles ou bien encore le Colisée ? Seuls les chinois y trouvent un quelconque intérêt qui s'apparente à celui porté par les moins de dix ans pour les parcs d'attraction où les copies, le plus souvent de très mauvais goût, ont pour seule vocation d'attirer touristes et devises sonnantes et trébuchantes.

Ne nous y trompons pas ! Notre-Dame ne fait pas davantage exception à la règle. Le fait de vouloir reconstruire sa toiture et sa flèche à l'identique participe surtout d'une volonté essentiellement politique d'aller vite dans le seul but de tenir les délais pour 2024. Date butoir qui se confond opportunément avec l'ouverture des jeux olympiques de Paris. Or, la construction à l'identique, en plus de disposer des plans originaux de la flèche de Viollet-le-Duc, enrichie d'une imagerie numérique récente et au millimètre de la « forêt », a l'avantage de permettre la tenue des délais imposés par la présidence de la République.

Car Paris sans Notre-Dame ne serait pas tout à fait Paris pour des touristes qui sont avant tout considérés comme des consommateurs dont il faut toujours satisfaire les attentes. Au diable donc les symboles ! Au diable les projets novateurs, futuristes et réformateurs qui prendraient trop de temps. Ce que touriste veut, Dieu le veut ! Et le touriste veut de l'authentique et du consommable sur place. Je m'étonne par ailleurs que l'on n'ait pas davantage entendu l'Église

sur ce sujet si peu controversé, de la reconstruction. Et je m'étonne encore plus de ce que l'État, en la personne d'Emmanuel Macron, semble être le seul à être en mesure de trancher la décision finale alors que l'essentiel des fonds dédiés à la reconstruction est de nature privée. Ajoutons à cela la théorique séparation entre l'Église et l'État depuis 1901. Certes, l'État apporte sa contribution. Certes, le ministère de la culture ainsi que le Centre des Monuments Nationaux ont aussi droit de cité. Pour autant, la première concernée reste encore à mon sens l'Église. Mais n'espérons pas davantage de ce côté. « Qui ne dit mots consent » et personne ne s'étonnera de voir le conservatisme deux fois millénaire de cette très vénérable institution s'accorder avec les conservateurs du patrimoine.

Avec sa *Sagrada Família* débutée en 1882 et encore inachevée à ce jour, Antoni Gaudí a véritablement imaginé l'Église d'aujourd'hui et de demain. Par son audace, sa folie visionnaire, son génie, il a, de par l'architecture unique de la cathédrale barcelonaise, ouvert la voie non seulement matérielle mais aussi, d'une certaine manière, spirituelle, à l'Église de ce nouveau millénaire. Plus modestement sans doute, mais dans le même esprit de renouveau, Notre-Dame à sa manière, aurait pu s'inscrire dans cet élan et montrer ainsi la voie à une Église éprise de réforme, tournée vers l'avenir mais sans pour autant renier son passé.

Il serait temps d'accepter enfin que les choses comme les êtres sont inéluctablement voués à disparaître. Or, la technologie, la médecine et les sciences chaque année plus puissantes tendent à vouloir nous prouver le contraire. Et qui sait, peut-être un jour pas si lointain, à inverser le cours naturel des choses. En attendant, c'est l'acharnement thérapeutique qui fait force de loi. Pour autant, à travers ces disparitions, ces morts, c'est la vie elle-même qui s'exprime en nous obligeant à regarder vers l'avenir et en nous donnant l'opportunité de construire jour après jour un monde nouveau. Garder la mémoire du passé, de tout ce qu'il a pu apporter et transmettre de savoirs, de richesses, parfois de sagesse, ce n'est pas garder systématiquement le passé en mémoire. Notre recherche du passé reflète d'ailleurs souvent notre peur de l'avenir. Or il est vrai que notre époque est particulièrement incertaine. Pris dans cette frénésie consumériste, hyper technologique et productiviste, chacun est en quête de valeurs sûres, de références, de repères et de bases solides permettant de se recentrer et de redonner du sens à nos vies chaotiques. Naturellement donc, instinctivement et comme par réflexe de survie, c'est vers le passé que nous nous tournons. Vers les vestiges encore intacts et palpables de notre histoire commune sinon universelle.

Cet acharnement à vouloir tout conserver des vestiges du passé est bien le signe d'une époque en quête éperdue de repères. Entre une technologie débridée, invasive et un conservatisme compulsif, c'est la schizophrénie qui menace. Pour autant, n'oublions pas de vivre. Être libre c'est aussi s'oublier. À trop regarder derrière soi, on finit tôt ou tard par rencontrer des murs. N'oublions pas non plus qu'au travers de toutes ces catastrophes, c'est la vie elle-même, sinon Dieu pour les croyants, qui nous pousse à avancer, à lâcher le présent. À nous remettre en question aussi, à nous réinventer et à nous renouveler en permanence. C'est là toute la dynamique du changement. Toutes ces crises, tous ces arrachements vécus comme tels par nous, êtres sensibles doués de mémoire et d'émotion, sont autant de métamorphoses qui ne disent pas leur nom. Les déchirements, les regrets, les peines et les douleurs qu'elles entraînent à leur suite ne sont que basses contingences et épiphénomènes attachés au cadre limité de notre propre perception du monde.

Toute perpétuation de la vie implique le changement. Tout changement implique une part non négligeable de renoncement. Tout renoncement implique à son tour une part non négligeable de mort. Aussi, toute perpétuation de la vie implique-t-elle une part non négligeable de mort.

Contrairement à Antoni Gaudí, Emmanuel Macron est tout sauf un visionnaire. C'est un fonctionnaire. Un haut fonctionnaire certes, mais un fonctionnaire cependant. En tant que tel, il est entièrement dévoué à sa tâche et au bon fonctionnement de l'État comme de la Nation. Chez lui, c'est naturellement l'instinct de conservation qui domine. Conservation de son titre, de son poste, de ses avantages et prérogatives. Conservation du pouvoir mais aussi des acquis, des valeurs et de la grandeur de la République... quoi qu'il en coûte. Son rôle de haut fonctionnaire consiste donc à gérer, à calculer, à optimiser, à respecter les délais, à quantifier, à équilibrer, à négocier, à convaincre... Bref, tout ce que sa fonction exige et qui est, par définition, tout ce que la vie ignore.

Sébastien JUNCA
<http://effondrement.wifeo.com/>